

Vive la joie !

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **54 (1916)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211903>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

Société Anonyme Suisse de Publicité

Haasenstein et Vogler,

GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 5 février 1916 : Ode au vigneron (G. A.). — Une poignée de vérités (Alphonse Karr). — Où la poésie va se nicher. — Vive la joie ! (J. M.). — Lè dou dinà. — Pinte, cabaret, bouchon. — L'effeuilleuse (Henri Renou) (A suivre). — Vilhio et novi.

ODE AU VIGNERON

I

En avant ! brave vignolan !
Sois ferme, et d'un nouvel élan
Reprends ta tâche rude et noble !
Retourne à ton ingrat vignoble !
Malgré tant de revers, hélas !
Rachète sulfate, échalas.

Debout ! car la saison des gros travaux s'avance ;
Sans rancune au passé, courage et patience !
Bon vigneron, espère encore ;
Va réveiller le cep qui dort !

II

Pauvre esclave de nos coteaux,
Qui, pour nous, remplis tes tonneaux,
Tu n'as ni fête ni théâtre ;
A peine une flamme dans l'âtre
Marque, au triste temps des frimas,
L'heure de tes frugaux rapas !

Non ! celui qui l'accuse et pousse l'ironie
Jusqu'au désir de voir la vigne à l'agonie,
Non, plus cruel que la fourmi,
Celui-là n'est pas un ami !

III

Quand, en ton modeste logis,
Devant la pauvre table assis,
Tu supputes, presque en cachette,
Le montant total de ta dette,
Et qu'effrayé du chiffre atteint
L'angoisse mortelle t'étreint,

Non ! celui qui te voit plongé dans la tristesse,
Et fort de son bonheur te traite avec rudesse,
Non, plus cruel que la fourmi,
Celui-là n'est pas un ami !...

IV

Après la taille des sarments,
Le transport, à dos, des « buments »,
Le brave héritier de la plèbe,
Lié par le sort à la glèbe,
Tourne et retourne le terrain
Auquel il demande son pain.

Et celui qui prétend que c'est une œuvre indigne
De consacrer son temps à cultiver la vigne,
Non, plus cruel que la fourmi,
Celui-là n'est pas un ami !

V

Quand la chaude haleine de mai
Donne à nos monts un ton plus gai,
Que des ceps nouveaux et maussades
Montent, comme des colonnades,
Les pampres verts et vigoureux,
Précurseurs d'un vin généreux,

Oh ! ce n'est pas encore ta juste récompense !
La lutte, interrompue, aussitôt recommence !
Gel, cochyliis, phylloxéra,
Oïdium, grêle et cætera... ;
Vigneron, refoule ta joie,
Car ces fléaux guettent leur proie !

VI

Sous les traits ardents du soleil,
Tout le vignoble est en éveil :

On effeuille, attache et bavarde ;
Les échalas montent la garde,
Et dans le secret de son cœur
Surgit un sentiment vainqueur !

Alors, le vigneron, esquissant un sourire,
Entrevoit vaguement la fin de son martyre...
Quiconque ne se réjouit,
Doit avoir âme de granit !

VII

Brusquement, le ciel s'assombrit ;
Un grand coup d'air passe avec bruit ;
L'éclair brille et l'orage éclate !
Vigneron, ton œil se dilate,
Et, par l'angoisse terrassé,
Tu dis au ciel : assez, assez !

Celui qui méconnaît tes soucis, ta souffrance,
Et ne voit la vertu qu'au sein de l'abstinence,
Non, plus cruel que la fourmi,
Celui-là n'est pas un ami !

G. A.

En tribunal. — Un marchand de vin brocanteur passe en police correctionnelle. Son avocat a la parole.

— Non, s'écrie-t-il, avec un beau geste, non, mon client n'a pas falsifié son vin. Son vin est authentique. Voici la facture qui porte la mention absolument véridique de « raisin frais ». Cette facture, c'est notre acte de naissance...

Le président (*interrompant*). — Et l'acte de baptême ?

Une poignée de vérités.

De malheurs évités, le bonheur se compose.

Savoir que l'on sait ce que l'on sait et savoir qu'on ne sait pas ce qu'on ne sait pas : sagesse.

De l'esprit pour parler... qui n'en a ? C'est vulgaire. Mais ce qu'il faut chercher, c'est l'esprit pour se taire.

J'ai lu quelque part :

On diminue la taille des statues en s'en éloignant ; celle des hommes, en s'en approchant.

La punition de ceux qui ont trop aimé les femmes, c'est de les aimer toujours.

Les femmes n'ont pas plus le droit de publier les bêtises qu'elles nous font écrire, que nous les bêtises qu'elles nous font faire.

Ne pas honorer la vieillesse, c'est démolir la maison où l'on doit coucher le soir.

Le moucheron a pour ennemis la fauvette et l'hirondelle ; la fauvette et l'hirondelle ont pour ennemi l'épervier ; l'épervier craint l'homme ; mais l'ennemi de l'homme, c'est l'homme lui-même.

Les voyages prouvent moins de curiosités pour les choses que l'on va voir que d'ennui de celles que l'on quitte.

ALPHONSE KARR.

Où la poésie va se nicher !

Un vieil ami du *Conteur* nous écrit :

Voici un quatrain qui, à ce que ma mère m'a raconté, figurait à la muraille dans les cabinets d'aisance de son grand-père et qu'elle y a lu quand elle était toute petite fille (vers 1836).

Soyez à vos 13
Et soyez à 6
Bien fol qui ne 16
C'est moi qui le 10

Messieurs, le canton de Vaud ! — C'était dans le train venant de Berne. La journée était superbe. Au débouché du tunnel de la Cornallaz, un étranger s'extasiait sur la splendeur du spectacle :

— Oh ! que c'est beau ! que c'est beau ! Quel coup d'œil enchanteur.

— Alo, monsieur, vous trouvez ça de votre goût ? lui fait un brave vigneron de Lavaux. Ça, c'est vrai, c'est rude beau ! Vous savez, monsieur, c'est ici que les Allemands qui viennent pour la première fois chez nous déchirent tous leur billet de retour !

VIVE LA JOIE !

SURTOUT, n'allez pas vous figurer que la guerre, que la crise économique qui en est la conséquence, que les angoisses qu'elle provoque, fassent obstacle aux réjouissances de tout genre et aux autres manifestations plaisantes de la vie. Au contraire. Jamais, chez nous, du moins, il n'y en eut autant. Tout le monde crie misère, et tout le monde s'amuse. Tout va mal, et vive la joie !

C'était bon, en 1914, au début de la guerre, d'être raisonnable et prévoyant. Savait-on ce qui allait advenir ? Savait-on quelle serait la durée de cette terrible guerre ? Savait-on si elle n'entraînerait pas, dans son sanglant tourbillon, d'autres peuples encore que ceux qui avaient fait le premier coup de feu ? Savait-on si ce n'était pas la fin de tout ? Alors, c'était la contrition, c'était le jeûne, c'était la prière ; c'étaient les mines allongées et moroses comme un jour sans pain ; c'étaient la sourdine à toutes les joies, l'éteignoir sur toutes les réjouissances.

Aujourd'hui, on en sait plus, beaucoup plus, hélas ! qu'on ne croyait en apprendre ; des peuples nouveaux sont entrés en lice ; d'autres peut-être y entreront encore demain ; ce sera — qui sait ? — la conflagration générale. Quand viendra la fin de ce terrible conflit, unique dans l'histoire, et quelles en seront les conséquences ? Ce sont encore là deux inconnues. On n'ose n'oser même pas y songer tant les désastres sont grands, qu'il faudra réparer — et combien sont irréparables — avant de pouvoir revivre ce que l'on est convenu d'appeler la « vie normale ». On sait donc beaucoup de choses qu'on croyait et espérait ne jamais savoir et l'on n'en sait pas plus qu'au début sur ce que l'on voudrait surtout connaître. La Suisse est maintenant, on l'a

dit, « comme un flot battu de tous côtés par la tempête » ; à l'intérieur, même, des événements graves se sont produits, dont on ne peut encore prévoir exactement les suites. Qu'importe ! La soif de plaisir, de vaine gloire, de « bluff » qui dévore l'humanité a reconquis tous ses droits et les exerce avec une ardeur toute nouvelle.

On danse, on chante, on banquette, on rit, on ergote, sur un volcan en pleine éruption. La belle affaire ! Il n'y a qu'à n'y pas penser. Quand les porte-monnaies seront vides, eh bien... Ah ! zut ! alors ; après nous le déluge. Et puis quoi !...

Il y a des gens qui assurent que ce débordement de plaisirs est un dérivatif, un antidote nécessaire aux épreuves et aux sombres préoccupations de l'heure présente. Cet argument a tout l'air d'une excuse, et d'une mauvaise excuse encore. Bonne ou mauvaise excuse, il n'y a rien à faire contre qui a des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre.

D'autres invoquent encore la philanthropie, grande bénéficiaire, disent-ils, de toutes ces réjouissances. Ah ! cette philanthropie a bon dos. Avec ça que la véritable bienfaisance a besoin d'une compensation autre que la naturelle satisfaction que procure une bonne action. Le beau mérite que donner pour recevoir.

Allons, trêve à la plaisanterie. Avouons franchement, et c'est une triste constatation, que, même en matière de philanthropie, on n'obtient rien pour rien ; mais de grâce ne tirons plus orgueil de tous ces spectacles, concerts, fêtes, thés, etc., dits « de bienfaisance ». La soif de plaisir en est souvent encore le principal mobile.

Toutes nos sociétés ont repris, comme si de rien n'était, la tradition de leurs soirées annuelles. Les concerts, spectacles, récitals, cinémas, n'ont pas de cesse.

Et les conférenciers ! Une plaie. Ils pullulent et rien ne les peut arrêter. Tout le monde aujourd'hui fait des conférences. Tâchez-vous. Qui sait si vous n'êtes pas atteint de ce mal incurable. Êtes-vous certain de ne pas vous trouver, un de ces soirs, derrière une table couverte d'un tapis vert, rouge ou bleu, en face d'une carafe, d'un auditoire, entremêlé de banquettes vides, et les yeux sur votre montre, qui mesure, impitoyable, l'endurance et la patience de vos auditeurs.

Comment vous aurez été amené là, vous n'en saurez rien vous-même. Ça vous aura pris un soir, à votre table de travail, au coin du feu, à la promenade. Quelque chose, en vous, vous aura soufflé :

« Eh ! dis-donc, mon vieux, si que tu faisais une conférence ?... Et pourquoi pas ? T'es pas plus bête qu'un autre, après tout. Une conférence, c'est pas difficile, tu sais. T'as pas besoin de te fouler les méninges. Tu parleras de ce que tu sais ou de ce que tu ne sais pas. Tu prendras un livre dans ta bibliothèque, au hasard ; tu le liras, c'est prudent, et puis tu en feras un petit consommé ; tu mijoteras, tu y mettras un peu du tien, si t'en as, et puis tu serviras chaud ; même que ça se sert très bien réchauffé. C'est pas plus malin que ça... Et puis, mon vieux, pas besoin que ce soit du nouveau, ce que tu raconteras à tes auditeurs ; du reste y z'en savent souvent autant et plus que toi. Mais qu'est-ce que ça peut bien faire ça ? L'important, c'est qu'ils viennent, les amateurs de conférences, c'est qu'ils paient leurs vingt ou quarante sous. Et le tour est joué : t'es conférencier. Conférencier ! C'est pas rien, mon bon ! »

Voilà ce que vous aura soufflé la petite voix intérieure. Et voilà aussi pourquoi les conférenciers sont légion. Une plaie ! J. M.

Pour faire fortune : Acheter les gens ce qu'ils valent et les revendre pour ce qu'ils s'estiment, vous êtes sûr d'un bénéfice de 1000 %.

Le maître. — M^{me} a trois fils. L'autre jour, il reçoit la visite d'un ami.

— Marc, fait-il à l'aîné, va, s'il-te-plait, à la cave, chercher une bouteille de Dézaley 11, dans le casier à gauche, tu sais.

Le fils fait la moue :

— Oh ! ce n'est pourtant pas à moi, l'aîné, à aller à la cave !

Le père s'adresse alors au second de ses fils.

— Eh bien toi, Eugène, puisque ton frère ne veut pas être complaisant, vas-y, mon garçon.

— Oh ! ce n'est pas mon tour ; j'y suis déjà descendu hier, à la cave.

Il ne restait que le troisième, le cadet.

— Et toi, Louis, fait le père, refuseras-tu aussi ?

— Oh ! oui, puisque mes frères ne veulent pas y aller.

Alors, le père, résolu, prenant la clef de la cave, le bougeoir et se dirigeant vers la porte :

— Ah ! c'est comme ça ! Je vais vous montrer qui est le maître, ici !

LÈ DOU DINA

Le morceau suivant, en patois du « grand district », est extrait de l'*Agace*, un journal humoristique, patois, qui était publié à Aigle dans les années 1868, 1869 et 1870.

D au tin que Monsu Retset l'étaf Conseilli d'Etat, l'avai invita (comme l'étaf la moudda) onna binda de Grand Conseilli à dîna. Lai ien avai dé ti le carro daù pahi.

Lo dinâ l'étaf à dué z'auré, è lè grand conseilé, — kan adé éta bon po medzi et droumi — étan ti inquéi ké ion, bin dévan l'adré. Cè que manké l'étaf on certin Petet daù Gro-de-Vau.

Monsu Retset que vaisai lè conseilé bailli à sé trossa la gordze, lè fa mettrà trablia.

Aô dessai vaiquéi noutron compaignon k'arrevé, sa vesta d'on brai, son tsapé dé l'autro, rodzo coumin on kuku è tot essoclia.

S'achité, sé panné la tita avoué la servietta, è lo vaillé crotsi. Lè bon. La serveinta k'avai to mè, aô tsau, rapporté lè plia lè z'on apri lè z'autro è noutron Petet sé servessai coumein se n'avai rin z'u medzi d'onna senâna. Dué z'assiéta dé soupe ai fidé, du aô trai bocon dé bouli avoué dâi z'épenatsé, la maïti d'onn'ahiéta avoué daï tchou, traï trenté dé routi è onna pliatéla dé truffé freacaché è per dessus cin on puchein cartai dé matafan ai z'ugnon.

Kan l'a bin z'u panâ lo plia daô matafan avoué onna morsa dé pan, on lè baillé daô fremadzo ai z'erbé, de la tometta d'Etatie è daô pikan è Bullet.

Pindin tota ellia devouraie, n'avai pa pipa on mo. On iadzo que l'a z'u l'assiéta verda, lo Conseilli d'Etat lai dese :

— Vo vo z'itè bin fè désirâ monsu Petet ?

— Ah ! kaisi-vo, Monsu, mè arrevâ onna pararda dé la metsance : hier à né, ié bu on cou din on cavo — (vo saïdè praù coumin cin va kan on est invita) — è stu matin ié ublia dé préveni Madama Bllian dé la Barra dé voutr'invitation. De manière que po ne pa paidrè onna picé dé di batsé, m'a éta force de lai dîna dévant dé veni tsi vo.

L'instinct. — Un brave homme qui ne crache pas dans le verre est soudain frappé de congestion, dans la rue. On s'empresse autour de lui. Un passant sort de sa poche un petit flacon de kirsch et, à tout hasard, il le passe sous les narines du malade, espérant le ranimer.

Ce dernier flairer le kirsch, ouvre un œil et d'une voix faible, murmure :

« Un peu plus bas, mossieu, un peu plus bas ! »

PINTE, CABARET, BOUCHON

Voici encore quelques détails intéressants à propos des articles publiés récemment dans le *Conteur*, touchant le mot « bouchon ».

Pinte, ancienne mesure pour le vin et les autres liquides. La pinte de Paris valait un peu moins que le litre, c'est-à-dire 0,931 l. La pinte de Londres ne mesurait que 0,568 l. La pinte d'Alais, 1,9 l., celle de Tulle, 2 l., celle de Bordeaux, 0,75 l.

Le pot contenait deux pintes, la chopine étant la moitié de la pinte.

Vendre à pot et à pinte, c'est vendre au détail du vin et des liqueurs.

Mettre pinte sur chopine, c'est s'enivrer.

Voltaire l'emploie dans le sens de très petite taille : « La duchesse de Choiseul n'est pas plus haute qu'une pinte... ».

Du même : « M^{lle} Dumesnil (une actrice) boit-elle toujours pinte ? en perd-elle sa santé et son talent ?... »

On connaît les expressions : se faire une pinte de bon ou de mauvais sang.

Vous le croirez si vous voudrez, mais Littré déclare que pinte vient de l'allemand, comme du reste fifrelofre, emprunté au latin *pinta*. Dans son supplément, le grand linguiste veut bien ajouter que la *pinte* est, dans le canton de Vaud, un petit cabaret de village.

Pinter se trouve dans le *Virgile travesti*, de Scarron. Il y parle d'Enée qui « pinta si bien qu'il fit mainte *esse* et même deux ou trois faux pas ».

Esse est un mot à plusieurs significations, dont l'une est celle du crochet qui se trouve à chaque extrémité des fléaux d'une balance. Il suffit d'un rien pour les mettre en mouvement. L'*esse* est aussi l'ouverture pratiquée sur chaque côté de l'âme du violon. *Esse*, violon, pinte, prennent ainsi un air de famille !

Quant à *pinteur*, c'est, non pas un néologisme, mais un archaïsme. Le Lexique du vieux français de Jean Bonnard et A. Salmon, tiré du grand Godefroy, le mentionne dans son acception actuelle. Littré ne l'a pas.

Cabaret est un mot normand signifiant avant tout, d'où lieu où l'on vend du vin.

« Le cabaret, dit Littré, est un terme indifférent qui n'implique rien de défavorable, sinon que c'est un lieu destiné à la fréquentation de petites gens. Mais taverne, qui n'est plus de l'usage ordinaire, ne se dit guère que d'un cabaret où l'on va pour boire à l'excès et se livrer à la crapule, excepté quand il s'agit de restaurants anglais ou faits à l'imitation des Anglais. »

Au XIV^{me} siècle, le *cabaret* était l'entrée de la cave d'une hôtellerie.

A propos de bouchon, voici quelques textes, tirés de Larousse, qui précisent la signification primitive de ce mot.

« Les ordonnances des aides et un arrêt du conseil du 30 juillet 1769 enjoignaient à ceux qui vendaient des vins, ou d'autres boissons en détail, de mettre, après avoir fait leur déclaration, un bouchon ou une enseigne à la porte de leur maison, à peine de 100 livres d'amende et de confiscation des boissons. »

« Il y avait tout avantage à un prieur ou à un abbé de multiplier les cabarets, dans le ressort de son prieuré ou de son abbaye. Le plus petit *bouchon* lui devait impôt. »

« L'hiver dernier, il y eut grande rumeur lorsqu'une mesure municipale, faisant droit aux plaintes des honnêtes habitants des environs, enjoignait au propriétaire de fermer son *bouchon* à minuit. »

Quant à savoir si les bouchons n'ont jamais vendu, ne livrent jamais du vin bouché, sous prétexte que l'étymologie ne le permet pas, nous nous contentons du proverbe : *A bon vin il ne faut point de bouchons*. Ce n'est pas très flatteur pour les spécialistes, mais enfin un proverbe se base toujours sur des faits acquis. Et nous con-